

s'est décidé à me suivre. Il n'a néanmoins pas voulu entrer et s'est assis sur la grosse pierre à côté de la porte, de l'air d'un martyr. Sans aucun scrupule, j'ai prolongé son supplice en déjeunant un peu solidement. Je ne suis pas comme lui, moi ; il me faut manger pour avoir la force de marcher. J'ai mis quelques petites provisions dans mon sac et nous sommes partis. J'avais trouvé sur la carte, le nom et l'emplacement du manoir de Kerglaz et je vis avec plaisir qu'il se dirigeait de ce côté. Nous marchions un bon pas, un trop bon pas pour Avel qui, ne pouvant nous suivre, avait pris le parti de se percher sur l'épaule d'Even.—L'air était frais, le ciel d'une pureté merveilleuse et un souffle de mer doux et vivifiant dilatait mes poumons.

En sortant de Cléden, Even tourna brusquement à gauche. Je hasardai quelques observations.

—N'allons-nous pas à Kerglaz ? dis-je...

Il fronça le sourcil d'un air terrible et dit par trois fois : Non ! Non !! Non !!!

—Nous devons y aller cependant ?

—Non !

J'essayai de montrer de la fermeté.

—Je veux y aller, moi... j'ai besoin d'y aller.

Nous étions dans un de ces sentiers bordés de chaque côté par un talus moitié sable, moitié pierre, comme il y en a tant du côté du Cap.

En moins d'une seconde, Even fut assis sur le talus, les jambes pendantes, le bâton sur les genoux, le guillou sur l'épaule, l'air si fier et si drôle avec son grand chapeau en arrière et ses beaux cheveux éparpillés par le vent de mer, que je me mis à rire.

Mon rire le fâcha, il prit sa mauvaise figure et je me rappelai le mot du forgeron : "Quand il a cet air-là, monsieur, on n'en peut rien tirer."

Je m'assis un peu plus loin sur un talus écroulé et je me mis à dessiner tout tranquillement.